

Faïza Boumedian  
FWRTV

Année académique  
1997-1998

Directeur du mémoire  
Marianne Sluszny

*Voix off et réalité vrai*

Mémoire de Faïza Boumedian  
Dépôt et défense 1998

Extrait du mémoire (pages 51-61) concernant le film SATORI STRESS.

## Approche pratique

Cette deuxième partie va se concentrer sur l'utilisation de la voix off dans le documentaire belge à travers deux exemples pratiques:

1er cas: le film documentaire du réalisateur Jean-Noël Gobron "Satori Stress", tourné en 1983 à Tokyo.

### Fiche technique

Réalisation .....	Jean-Noël Gobron
Texte .....	Benoît Boelens
Image .....	Jean-Noël Gobron
Son .....	Akiko Inamura
Montage .....	Monique Rysselinck
Conseiller artistique .....	Benoît Boelens
Texte dit par .....	Nicolas Donato
	Jean-Noël Gobron
	Akiko Inamura

Durée du film: 75 min

Genre : document-fiction

Format: 16 mm

Son optique et couleur Fujicolor

Lieu: Tokyo

# Synopsis

A la recherche d'Akiko Inamura,  
Jean-Noël Gobron découvre la ville natale de  
sa bien-aimée.

Documentaire sur la vie quotidienne à  
Tokyo, ses nuits chaudes, son théâtre Kabuki,  
ses danses nostalgiques de Takenokozoku,  
ses milliers de cadres cravatés, ses geishas,  
ses mariages à l'occidentale, ses quartiers  
campagnards...

Mais le commentaire, en un décalage  
volontaire par rapport à l'image, met en  
question toute l'objectivité du  
document filmé.

La vision ici, est inséparable du vécu du  
réalisateur qui pose sur un peuple et une  
culture un regard amoureux.

## Analyse

J'ai choisi ce film parce qu'il utilise différents statuts de voix off. En effet, on peut considérer que trois voix off nous parlent ici.

Deux d'entre elles utilisent le "je": une est celle du réalisateur et l'autre, celle de sa bien-aimée, Akiko, une jeune femme japonaise qui lit son journal intime.

La troisième voix est loin d'être une voix intime. C'est la voix "maître", elle est celle du savoir. Elle est celle également d'un commentateur dont le statut se balade entre celui de la voix explicative et, par son décalage délibéré des images, celui du commentaire ironique et lyrique.

J'ai choisi également ce film parce qu'il répond à deux points essentiels de mon mémoire. D'une part, il existe une dialectique entre l'image et le commentaire de Benoît Boelens (le scénariste), dialectique qui permet de comprendre la position du réalisateur par rapport au sujet qu'il filme, et d'autre part parce que la voix "je" du réalisateur et du journal intime d'Akiko apportent une subjectivité explicite qui conditionne et traduit le réel. Une subjectivité "objective" en quelque sorte, une subjectivité plus en prise sur le "réalité vrai" que la prétendue objectivité du regard neutre.

En regard des aspects pratiques soulignés (c-à-d trois voix différentes qui intéressent ma réflexion), l'espèce de valse hésitation que l'on ressent en voyant "Satori Stress" - entre le journal intime et le

franc documentaire, entre le lyrisme atténué au sujet d'une page amoureuse avortée et la lucidité devant les aspects troublants d'un univers vraiment différent du nôtre (le Japon) - donne une certaine qualité sensible à cette oeuvre cinématographique que j'ai découverte au hasard de mes investigations pour ce mémoire.

Avec ce film, "Satori Stress", Jean-Noël Gobron tente de nous restituer une image du Japon qu'il perçoit *coincé* entre sa tradition de profonde sagesse et sa vie de tous les jours, littéralement empoisonnée par le stress.

"Satori Stress" pourrait passer pour un simple documentaire sur la vie de tous les jours à Tokyo, avec toutes les images *chocs* et toutes les images *racoleuses* qui sont désormais le lot familier des cités géantes du monde (bruit, fureur et sexe).

Cependant, le commentaire écrit par Benoît Boelens (le scénariste), qui se base sur des écrits d'analyse et de réflexion du Japon ancestral, se présente en un décalage délibéré par rapport à l'image.

En effet, dès les premières minutes, Benoît Boelens propose un commentaire élaboré, sophistiqué et plein de prétentions *culturelles* qui nous induisent en erreur avec l'impression de nous donner à voir un documentaire historique et explicatif sur les traditions ancestrales du Japon.

Mais le décalage entre ces images d'un Japon moderne (frénésie du rock, univers du jeu et de la prostitution, valse de néon, foules

indescriptibles, les propos d'un clochard "philosophe" qui fait l'éloge de la débrouillardise et se gausse des "Salary-men") et une voix off *didactique* faisant la description d'un Japon ancien, crée une dialectique particulièrement intéressante. En effet, ce décalage, en brouillant les pistes, en superposant les points de vue, évite toute compréhension mécaniste de ce qui est montré et apporte quelques éclaircissements quant au " saisi " de l'histoire et de la réalité japonaise.

Par cet effet de style, le point de vue du réalisateur est clair; on comprend qu'il est pessimiste à l'égard de la survie de la tradition ancestrale au Japon.

A travers son regard et le choix de ce texte, on comprend également qu'il aime la ville de Tokyo.

Extrait de la voix off commentaire

Ici, elle nous sert un exposé quelque peu affecté et solennel mais surtout abstrait voire chirurgicalement " objectif " sur les bienfaits du Zen sur des images (caméra à l'épaule) propres au cinéma-vérité : cette vérité d'une foule circulant dans les rues commerçantes de Tokyo, sortant des trains pour se rendre sur leur lieu de travail et puis des visages saisis par surprise, des regards s'entrecroisant...

*"... d'une main souple vous saisissez la poignée du sabre, de l'autre vous repoussez en arrière le fourreau. Vous dégainez dans le plan frontal en un mouvement continu et progressif, vous armez à 45° au-dessus de la tête, vous écrasez les molaires, vous serrez les testicules, vous frappez le sol du*

*plat de la semelle, vous expirez à fond tout en abaissant le tranchant de la lame d'un geste irrésistible et vous fendez net le crâne de l'adversaire.*

*Le sectionnement des circonvolutions cérébrales court-circuite le réseau neurovégétative, provoquant une paralysie totale et instantanée. L'adversaire est hors de combat, il ne vous reste qu'à achever techniquement.*

*Cette exercice vous procurera des sensations combinées d'indicible bien-être et de placide supériorité, voisins de la béatitude. En le répétant souvent vous pourrez acquérir le TSUKI-NO KOKORO- un esprit aussi calme que la lune...*

Ici, alors que l'image prise en elle-même pourrait avoir le statut d'apparente innocence à visée objective du reportage filmé, le propos en contrepoint, par son caractère métaphorique et poétique, annonce qu'il y a un regard subjectif, une composition personnelle, lesquelles sont mises au service du sujet/objet du film.

De plus, par le parti pris de décalage crée une dialectique qui fait que le commentaire échappe à toute par rapport à ce que montre l'image et dénonce un phénomène que les plus grandes métropoles subissent: *LE STRESS*.

Quant au *SATORI*, c'est le texte de Benoît Boelens qui nous l'explique:

*"Depuis plus de 6 ans le disciple Hérigel s'exerçait dans l'art du tir à l'arc. Il attendait cette force mystérieuse qui prendrait possession de lui et lui ferait commettre l'acte parfait. Un jour, il eut l'impression d'ouvrir les yeux et trouva la flèche plantée au milieu de la cible. Quelque chose avait tiré à son insu et touché le but. Il s'en souvenait comme*

*d'un moment d'absence, d'un éblouissement. Alors son maître s'inclina profondément et lui dit satisfait : Cela a tiré. Vous n'aurez désormais plus besoin de moi !*

*Hérigel ne su jamais ce qu'il lui était arrivé. Il avait atteint son SATORI. Le terme de SATORI est indéfinissable. On a voulu le traduire par intuition, illumination, éveil. Mais ces mots n'explique rien.*

*On atteint le SATORI par une longue pratique du Zen qui est l'art de l'oubli de soi."*

Nous avons montré en quoi le décalage entre ce qui est vu et ce qui est entendu enrichit le rapport au réel que veut approcher Gobron, et ce jusqu'à sa dimension la plus sensible. Rappelons aussi que ce n'est pas un hasard qu'à côté de ce commentaire, nous ayons deux voix plus intimistes qui utilisent le "je".

Celles-ci, tantôt nous proposent le ton personnel du réalisateur et tantôt l'aveu chuchoté du «journal intime» d'Akiko.

Il y a donc chez Gobron un mélange d'intentions qui s'exprime à de multiples niveaux. Même si ce mélange peut nous paraître parfois confus, il nous permet - par sa confusion même - de mieux saisir l'interrogation et la recherche du réalisateur qui veut obstinément comprendre le Japon et à fortiori sa bien-aimée Akiko. Une compréhension, on l'aura entendu, à la fois objective (destin collectif d'un pays ) et subjective (destin personnel qui s'exprime via ce qu'il y a de plus intime à savoir une histoire amoureuse)

# Interview

Afin de mieux cerner le propos du film, le pourquoi de l'utilisation de la voix " je " et de la démultiplication des voix off, nous poursuivrons l'analyse par l'interview du réalisateur.

Celle-ci rendra compte tout à la fois du côté " captage brut " d'une réalité historique et sociale et du côté sensible, " je ", impliqué du réalisateur dans la constitution de son film.

Double dimension qui donne à *Satori Stress* le statut d'une oeuvre entre " documentaire " et " fiction ".

## **- Comment est venue l'idée de ce film ?**

(Jean-Noël Gobron) D'abord c'était l'envie d'aller vivre au Japon avec Akiko. J'ai emmené mon matériel cinématographique pour tourner des images dans un but alimentaire. L'évolution des événements ont fait que j'avais plutôt envie de filmer ce que j'étais en train de vivre.., de tourner des images que je trouvais intéressantes, intrigantes, belles,... Et puis ce qui m'a surtout marqué, c'est le film de Chris Marker "Sans soleil". Ce film m'a permis de comprendre ce que je ressentais peut-être déjà inconsciemment et m'a donné le coup de pouce dont j'avais besoin.

En fait, "Satori Stress" fut d'abord un documentaire avant d'être un film de fiction. La prise de vue a précédé le scénario. C'est une manière un peu différente d'envisager de faire du cinéma...

Mais l'option était délibérée dès le départ. La liberté de prise de vue permettait une certaine spontanéité. Bien entendu, en filmant j'avais un pré-scénario dans la tête. Je filmait une ville, des gens,... qui me fascinaient. J'avais en quelque sorte un scénario inconscient et une intention dans mes images.

Et puis, cela faisait un an que je connaissais Akiko... je m'étais documenté, intéressé à la culture japonaise. Je ne suis pas arrivé à Tokyo en ne connaissant rien... Mais malgré tout, ça reste un choc... parce qu'on découvre son propre regard sur un sujet.

### **- Qu'est-ce qui a défini la structure finale du film?**

J'avais conclu avec Benoît Boelens, le scénariste, de consigner mes impressions dans un journal qui devait faire objet de charpente pour le scénario. Bref, on s'était mis d'accord pour ne pas avoir de canevas pré-établi. Mais sur place avec Akiko, je me suis senti emporté par le mouvement, je n'ai pas tenu mon engagement.

Ce qui a donné la structure du film, ce sont les lettres que j'envoyais régulièrement à Benoît. C'est à partir de ces lettres que la charpente du film (en fait ma voix off) a été établie.

### **- A quel genre appartient le film?**

C'est un documentaire subjectif. Je me suis mis en scène. Je me suis complètement impliqué dans ce film. C'est l'histoire d'une aventure personnelle, amoureuse qui consistait simplement au début à vivre avec Akiko au Japon. Mais les événements ne se sont pas déroulés comme on l'espérait...

A travers la voix "je", j'explique dans le film les différentes étapes de notre aventure amoureuse, j'ouvre mon coeur en quelque sorte pour raconter ce que j'ai vécu.

Mais tous les éléments de notre histoire amoureuse ne s'y trouvent pas...

Benoît (le scénariste) et moi avons remanié le texte, rajouté des éléments qui ne se sont pas déroulés exactement de cette manière... ceci dans un souci de structure. C'est pour cela que je disais que "Satori Stress" est un documentaire subjectif, mon texte est un élément de fiction. Je ne dis pas que cette histoire je ne l'ai pas vécue... mais mon texte fait partie d'éléments fictionnels qui ont permis de donner une structure dramatique à cette histoire d'amour qui était vraiment trop complexe.

Par contre, le texte d'Akiko est fidèle à son journal intime. J'ai enregistré la lecture de son journal à Tokyo. Elle ne m'a pas suivi en Belgique. Le montage s'est fait sans elle!

Akiko n'a jamais vu le film...

### **- Pourquoi avoir utilisé les trois voix off?**

En fait, j'avais envie de faire un film à mi-chemin entre deux genres: la fiction et le documentaire. Tout d'abord, je voulais filmer sans scénario pour justement garder une spontanéité dans mes images.

Par la suite, ce sont les voix off qui ont déterminé la structure narrative du film. Benoît, la monteuse et moi, nous avons fait un grand travail de collaboration... parfois on s'engueulait tellement fort qu'on devait se séparer quelques jours...

Je m'occupais de la partie montage, Benoît écrivait son texte .... c'était un travail d'interactivité entre le texte (dans sa longueur et son contenu), la longueur et le choix des images.

**- Quelles critiques ferais-tu au film?**

C'est difficile comme question ....parce que .... c'est un film qui me tient à coeur... si je devais le refaire, je le ferais différemment mais sans doute avec un nombre d'erreurs similaires.

**- Akiko te critique dans le film: est-ce qu'elle t'accuse de poser un regard occidental sur la culture japonaise?**

Oui... mais on pose toujours un regard proche de la culture et de l'éducation qu'on a reçue. J'aurais toujours un regard occidental sur les choses... forcément.

Mais, il y a sûrement beaucoup de critique à faire au film. Par exemple, je trouve qu'il est trop décousu parce qu'il n'y a pas eu de préparation avant le tournage. Mais peut-être que c'est une bonne chose et c'est ce qui donne une certaine particularité au film... Bref, on a toujours des regrets après un film!